

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2001)  
**Heft:** 58

**Artikel:** De l'espoir et du désespoir : la "folle tentative" du Billet circulaire et la genèse des Rêveries  
**Autor:** Staen, Christophe Van  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1080287>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**DE L'ESPOIR ET DU DÉSESPOIR:  
LA «FOLLE TENTATIVE» DU BILLET CIRCULAIRE  
ET LA GENÈSE DES *RÊVERIES***

Œuvre de bilan pour les uns, porte perpétuellement ouverte sur une existence problématisée et dubitative pour les autres, les *Rêveries du promeneur solitaire*\* sont une œuvre à part, tant sur le plan formel que sur celui de situations humaines, riches et diverses, qui s'y trouvent décrites. Partie non négligeable du trio fondateur de l'autobiographie moderne<sup>1</sup>, le dernier écrit de Rousseau est tout spécialement apprécié par les critiques et le public. Les premiers y voient une élégante voie d'accès à l'œuvre, ainsi que l'une de ses clés essentielles; le second y trouve une brèche ombrageuse et romantique, une ouverture pathétique par lesquelles espionner sans effort un aspect attachant du grand homme. Plus sérieusement, les *Rêveries* sont le dernier chapitre d'une vie que Rousseau n'a cessé de narrativiser, voire même de mythifier. En effet, chaque expérience vécue, chaque instant anodin pour le commun des mortels sont susceptibles chez lui de prendre, par leur soumission à un traitement tragique d'amplification des réalités, de leur perception, de leur incidence et de leur dimension romanesque, les proportions d'un événement capital. Ce réflexe si caractéristique d'import des réalités extérieures<sup>2</sup> dans un univers mythique personnel où elles

\* Tous les extraits cités renvoient à l'édition des *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond dans la Bibliothèque de la Pléiade, 1959, que nous désignerons ci-après par OC. Notre commentaire n'étant pas d'ordre linguistique, nous avons délibérément modernisé l'orthographe.

<sup>1</sup> *Informateur* de l'autobiographie française selon l'habile distinction opérée par l'incontournable Lejeune dans *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 317. Songeons aussi à G. Gusdorf, «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, LXXV, 1975, p. 965.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet le travail de comparaison de J. Plessen, *Promenade et poésie. L'expérience de la marche et du mouvement dans l'œuvre de Rimbaud*, Paris, Mouton et Cie, 1967, p. 68. Cette idée d'import reste cependant à nuancer par celle de structure informative de la réalité donnant la primauté à la vie intérieure: B. Groethuysen, *J.-J. Rousseau*, Paris, Gallimard, 1949, p. 29-30.

prennent un nouveau sens<sup>3</sup>, outre qu'il contribue à faire de Rousseau un indéniable précurseur de la poésie romantique, permet à l'auteur des *Confessions* d'édifier, par l'adoption d'une démarche génétique et chronologique, bien que rétrospective, ainsi que par l'assignation à son récit d'une orientation significative visant à établir son innocence, mais aussi à présenter aux hommes la cohérence de son caractère et de son parcours, une véritable mythologie personnelle, faite de valeurs pour ainsi dire déifiées, comme la vertu ou la vérité, mais aussi d'épisodes vécus et restitués ensuite comme les signes d'un destin. Avant même de devenir un grand homme pour la nation, Rousseau vécut probablement avec en lui un univers avant tout moral où, à côté de la grandeur bien réelle de sa renommée, du succès de ses écrits, et de sa douloureuse position de proscrit, il entrevoyait sur le mode héroïque et tragique la portée puissante et la valeur symbolique des actes qu'il posait, et des instants critiques qu'il traversa. Cette particularité qui, loin de n'être qu'un caprice stylistique de la part de Rousseau, correspond à l'un des traits les plus profonds et les plus intimes de sa personnalité, apporte au lecteur des *Rêveries* une satisfaction multiple, en même temps qu'une réelle frustration.

Satisfaction multiple d'abord, dans la mesure où tout en agrandissant l'ombre du personnage, elle fait de la biographie rousseauiste un terrain riche en anecdotes<sup>4</sup> et en détails qui par leur

<sup>3</sup> M. Eigeldinger a largement contribué à l'observation systématique des dimensions mythiques de l'œuvre de Rousseau dans son bel ouvrage *J.-J. Rousseau, univers mythique et cohérence*, Neuchâtel, La Baconnière, 1978. L'intervention du mythe dans le discours autobiographique se fait également par le biais de phénomènes d'identification, analysés entre autres par R. Trousson (*Socrate devant Voltaire, Diderot et Rousseau. La conscience en face du mythe*, Paris, Minard, 1967), J. Voisine («Rousseau ou le Socrate moderne», dans *Modern Miscellany presented to E. Vinaver*, London, Manchester UP, 1969, p. 276-293), S. Lecoindre et J. Le Gaillot («Essai sur la structure d'un mythe personnel dans les *Rêveries du promeneur solitaire*», *Semiotica*, 4, 1971, p. 339-364) ou encore C. Pichois et R. Pintard (*Jean-Jacques entre Socrate et Caton*, Paris, Corti, 1972).

<sup>4</sup> L'excellent J.-L. Lecercle décrit l'image anecdotique dans les *Confessions*, en lui attribuant comme rôle l'illustration d'un «développement abstrait». Il en perçoit également les conséquences narratives: signes prémonitoires et dramatisation du récit plongé dans un univers fataliste (*Rousseau et l'art du roman*, Paris, Corti, 1969, p. 402 et ss.).

insertion au sein d'une mythologie personnelle, à laquelle le lecteur prend part (et où certes le temps a son mot à dire), se chargent parfois de nostalgie ou de remords, parfois d'innocence ou de souffrance, mais toujours d'une certaine dramatisation des expériences et des sentiments, prise en charge par un intense travail de l'imagination. Celle-ci, comme l'indiquent la quatrième Promenade et avant elle, le début du livre premier des *Confessions*, se distingue du mensonge par son innocuité morale, en ce qu'elle modalise la vérité plutôt qu'elle ne la trahit. L'écriture se trouve ainsi partagée entre d'une part une intériorité qui, se mesurant à l'aune de la «vérité de la nature<sup>5</sup>», se révèle en toute transparence, et de l'autre, un incoercible besoin de restitution romanesque de cette vérité, qu'il s'agit de faire passer au travers des prismes de la littérature et de la sensibilité. Le résultat de cette manœuvre, dans laquelle il est souvent tentant de lire quelque indice psychologique (au risque de tomber à l'occasion dans le travers d'une lecture paranoïaque de certains morceaux), consiste en réalité par endroits en un déplacement de l'*accent* vers le pôle affectif de l'anecdote, qui conséquemment en transfigure la simple concrétion informative<sup>6</sup>. A ce stade d'ailleurs, l'implicite et l'explicite jouent un rôle

<sup>5</sup> OC I, p. 5.

<sup>6</sup> Les exemples attestant ce déplacement chez Rousseau sont légion. Qu'il suffise ici, pour en mesurer l'importance, de songer un instant à divers épisodes qui, nés d'événements à la gravité somme toute assez restreinte, se trouvent élevés au statut de facteur déterminant par leur confrontation aux valeurs morales, ou par une interprétation fataliste confortant l'idée de destin. Le vol du ruban devenu la cause d'un inextinguible remords à l'égard de la pauvre Marion; le jet d'une pierre contre un chêne figurant une épreuve décidant du salut ou de la damnation; le téton borgne de Zulietta perçu soudain comme le hideux symptôme de quelque dépravation cachée: ces éléments issus d'une réalité concrète, pour mineurs qu'ils soient en eux-mêmes, obtiennent par leur amplification et par leur passage dans l'univers affectif et fantasmatique de Jean-Jacques un poids dépassant de loin leur valeur véritable, ainsi qu'une singulière saveur romanesque. Autre exemple frappant, qui laisse rêveur quant à la cohérence et à la constance de l'identité de Rousseau: les extraordinaires correspondances qui, à cinquante ans de distance, s'établissent entre les portes fermées de Genève qui poussent Rousseau adolescent à la fuite en 1728, et le fameux échec du 26 février 1776 à Notre-Dame. L'exclusion concrète qui se manifeste dans les deux épisodes acquiert bientôt une dimension également métaphorique, et un sens personnel très similaire. Il s'y produit une égale «mise à la porte» (expression utilisée par J.-B. Pontalis dans son édition des *Confessions*, Gallimard, «Folio», 1973, p. 18). Dans les deux cas



poétique réel, puisqu'admettre qu'il pleure toujours lorsqu'il chante *Tircis, je n'ose...*<sup>7</sup> sans chercher à définir le motif de ses larmes permet à Rousseau d'élever le pathétique jusqu'à l'évocation, dont la force inouïe se situe sur le plan de la suggestion, tandis que le récit du peigne cassé prend une allure plus informative et se défait donc de sa beauté poétique en raison de sa soumission à une analyse rigoureuse et très consciente<sup>8</sup>. C'est quelque part entre ces dramatisations poétiques et analytiques qu'il faut sans doute chercher le caractère propre de l'anecdotique rousseauiste; c'est aussi dans ce trait de style que ses lecteurs pourraient déceler l'un des motifs de leur attachement à ces petits épisodes si nombreux, si importants, et dont la signification profonde, insoupçonnée, jaillit du flux continu de l'autobiographie pour mieux la scander et la jalonner<sup>9</sup>. Tout dire, et le dire de manière à ce que tout prenne un sens précis: telle pourrait être l'une des maximes fondant la composition des écrits autobiographiques.

Hélas! à côté de cette satisfaction poétique qu'elle ne manque pas d'apporter au lecteur, cette amplification récurrente de l'anecdote, qui suppose un souci permanent non d'exactitude, mais de complétude et de transparence, est également la source d'une frustration qui, bien qu'isolée, n'en est pas moins considérable. Elle se heurte en effet dans les *Rêveries* à une exception d'import-

Rousseau prend une décision définitive de fuite et de renoncement à ce dont l'accès lui est refusé. Cette situation de résignation très révélatrice annonce de manière troublante celle qui touchera la société en général dans les *Rêveries*. De fait, on *envoie* Jean-Jacques *promener* (expression en usage déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, avec à la Cour le sens de l'éloignement d'un courtisan indésirable); son destin se révèle désormais, et le conduit à écrire des *promenades* (qui dans leur acception topographique correspondent à des zones reculées, égarées du jardin). Le regard posé rétrospectivement par Rousseau sur ces portes fermées leur donne le rôle de signe prémonitoire d'une destinée inéluctable, qu'il convient dorénavant d'accepter.

<sup>7</sup> *Confessions*, Livre I, OC I, p. 11.

<sup>8</sup> OC I, p. 18-19.

<sup>9</sup> Etienne Dumont (1759-1829) fut jadis l'un des premiers à prendre conscience de ce contraste entre une certaine austérité morale (analytique) et une mollesse sentimentale (poétique) à l'œuvre chez Jean-Jacques. Cf. L.-J. Courtois, «Rousseau jugé par Etienne Dumont. Pages oubliées et pages inédites», *Annales Jean-Jacques Rousseau*, XXII, 1933, p. 184.

tance, énigmatique, dont la résolution permettrait d'éclaircir la genèse de l'ouvrage et de mieux comprendre le regard posé par Jean-Jacques sur les derniers moments de sa vie. Cette exception, connue de tous pour avoir été l'objet d'hypothèses nombreuses et bien documentées, touche les conditions qui ramenèrent Rousseau au «plein calme» de l'année 1776 et rendirent possible l'entreprise crépusculaire des dix Promenades.

La quiétude, toute relative si l'on en juge aux multiples tourments que lui valut dans ces *Rêveries* une contradiction permanente entre son «étrange position<sup>10</sup>» d'exclu et son attachement irrésistible, obstiné aux hommes, était survenue, on s'en souvient, à l'occasion d'un profond désespoir, présenté comme définitif:

Dans tous les raffinements de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'était d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir et renouveler mes douleurs sans cesse, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avaient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendraient encore par là. Ils pourraient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, et me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue.<sup>11</sup>

En fait d'attente déçue, celle du lecteur familiarisé avec les exigences de l'autobiographie rousseauiste n'est pas des moindres lorsqu'il en vient à constater l'imprécision avec laquelle Jean-Jacques décrit les faits qui l'ont ramené à ce calme consolateur. Loin de se livrer ici à une quelconque amplification valorisant ces faits pourtant importants puisqu'ils conditionnent la possibilité de l'écriture par le biais du travail poétique, Rousseau commet en effet un important écart de conduite dans sa démarche de restitution transparente de la vérité, puisqu'en l'occurrence, sa description de l'événement qui le plongeait dans un désespoir apaisant ne sort pas du cadre strict de l'allusion:

Il n'y pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis longtemps je ne craignais plus rien; mais j'espérais encore, et cet espoir, tantôt bercé, tantôt frustré, était une prise par

<sup>10</sup> OC I, p. 995.

<sup>11</sup> OC I, p. 996.

laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance, et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici -bas.<sup>12</sup>

«Un événement aussi triste qu'imprévu» se trouve donc à l'origine des *Rêveries*, qui ne fera nulle part ensuite l'objet d'une définition plus précise. Face aux riches conséquences psychologiques et littéraires de cet événement, la critique a bien entendu jugé utile de lancer à son sujet une série de suppositions qu'on aurait tort d'ignorer, tant elles se fondent sur une grande érudition ainsi que sur d'habiles déductions. Toutefois, avant même de s'interroger sur la nature de cet événement, on ne peut que commencer par porter l'interrogation sur les motifs qui pourraient expliquer, voire rendre légitime, l'imprécision de Rousseau en ces lignes. Ordinairement, une véritable obsession du dévoilement pousse en effet Jean-Jacques à se révéler tout entier, de face et non de profil, en incluant dans son récit toutes les données nécessaires à sa bonne compréhension; tout au plus s'égare-t-il çà et là au moment de dater ou de déterminer la durée des événements qu'il relate; se trompe-t-il sur les faits, que son manque de documentation ou quelque défaillance de sa mémoire viennent le pardonner. Comme on l'a vu, Rousseau se laisse généralement guider par ses désirs de complétude, de précision et de transparence, allant même parfois jusqu'à conférer à des faits *a priori* mineurs une étonnante importance. Pourquoi dans ce cas avoir tu la nature exacte de cet «événement aussi triste qu'imprévu», lorsque tout tendait à en indiquer la prépondérance?

Bien qu'elles suffisent largement à faire de la question un labyrinthe, les bonnes raisons d'éluder une information de cet ordre sont rares. Ainsi, on peut imaginer que c'est en raison de son manque d'intérêt ou d'incidence que Rousseau put la taire de la sorte. Mais tout va à l'encontre de cette première possibilité, qui doit être rejetée: proscrit déchiré et tourmenté depuis 1762, Jean-Jacques conçoit évidemment l'importance de ce revirement soudain, et savoure le calme auquel celui-ci le ramène; le renoncement, la jubilation face à ses ennemis jugés désormais

<sup>12</sup> OC I, p. 997.

impuissants, la poésie détachée, la douceur qui se dégage de certains passages des *Rêveries*, ainsi que les adjectifs dont il pare l'événement en question, qui montrent bien que ce dernier toucha profondément sa sensibilité, en sont les preuves incontestables.

Deuxième possibilité: Rousseau a occulté l'information pour la bonne et simple raison que celle-ci était évidente. Mais outre le fait que cette évidence ne s'est malheureusement pas transmise jusqu'à nous, cette voie interprétative entraîne des complications, ainsi que de nouveaux questionnements. En effet, l'évidence de ce qui se cache derrière le terme mystérieux put ne frapper que Jean-Jacques seul, ce qui réduit considérablement les chances de le définir, et renforce immanquablement l'idée selon laquelle il n'aurait écrit les dix rêveries que pour lui. Or il convient d'emblée de nuancer, sinon contester, cette réduction du lectorat potentiel de l'œuvre à Rousseau seul, dans la mesure où elle ne se fonde que sur une phrase unique (et tout compte fait assez vague elle aussi: «je n'écris mes rêveries que pour moi») qu'une autre phrase, moins souvent citée, vient contrebalancer de surcroît:

Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais<sup>13</sup>.

Malheureusement, aucun de ces arguments n'a de réelle valeur si l'on songe à l'attitude ouvertement désinvolte adoptée par Rousseau lors de l'écriture de son «informe journal»... Il est aisé de le constater: cette piste, elle-même difficile à suivre, ne fait que multiplier les questions et ajouter à nos perplexités. Du reste, une autre éventualité existe qui augmente nos chances de découvrir le sens de l'événement: c'est qu'il put tout aussi bien être évident en lui-même, soit qu'il se trouvât décrit ou évoqué dans d'autres zones de l'œuvre, soit qu'il s'agît d'une affaire publique, notoire, à laquelle Rousseau était lié de quelque manière. Les faits étant clairs et susceptibles d'être connus de tous, Jean-Jacques juge inutile de les préciser davantage.

A moins bien sûr qu'il ne les ait tus *volontairement*: cette solution aussi est envisageable. Le silence autour de l'événement «aussi triste qu'imprévu» pourrait dans ce cas être interprété

<sup>13</sup> OC I, p. 1001.

comme le fruit d'un souci stylistique<sup>14</sup>, d'une interdiction morale, d'une crainte de ne pas être compris, ou encore d'un repli stratégique de la part d'un Rousseau épuisé, et assoiffé de quiétude<sup>15</sup>. Notons toutefois que cette quiétude est déjà effective au moment où Jean-Jacques masque l'événement: plus rien ne peut désormais l'en arracher; il se moque de tout ce que ses persécuteurs pourraient trouver à redire sur ces feuilles ou sur le bonheur qu'il éprouve à les rédiger, et ne s'intéresse guère à leur destin. Cette nonchalance semble bel et bien signifier que rien au monde ne peut plus l'atteindre: pourquoi dans cas chercher à cacher quoi que ce soit? En outre, il existe, dans une autobiographie placée sous le signe du dévoilement, une marge importante entre l'usage accidentel d'un certain flou expressif, et une éventuelle omission volontaire; tel revirement déontologique ne manquerait pas de surprendre en regard de la transparence dont Rousseau se porte garant dans les Promenades suivantes.

Enfin – mais il s'agit là d'une hypothèse désespérée –, l'on pourrait concevoir le fameux événement comme impossible à dater précisément: il s'agirait d'une crise intime, personnelle, d'une «révolution» qui, au moment d'un examen ou d'une prise de conscience, ouvrirent à Jean-Jacques les portes du désespoir et de la sérénité...

La difficulté de choisir l'une de ces motivations possibles saute aux yeux; mais c'est moins à notre connaissance de la vie de Rousseau et de son œuvre qu'à l'imprécision de la première Promenade qu'il faut l'imputer; il y a toujours un petit détail qui vient asseoir l'une ou l'autre de ces possibilités. Il convient d'ailleurs de juger positivement, mais sans complaisance, la confusion régnant autour de l'événement «aussi triste qu'imprévu», puisqu'elle est le reflet de la complexité de Rousseau en tant qu'objet d'étude, et qu'elle permet surtout aux spécialistes de prouver leur excellence en déployant à ce sujet des trésors d'ingéniosité. Il n'est donc pas vraiment question ici de passer une

<sup>14</sup> C'est l'hypothèse de R. Ricatte, *Réflexions sur les Rêveries*, Paris, Corti, 1960.

<sup>15</sup> M. Raymond se rallie à l'idée d'un masquage volontaire visant le rétablissement de la quiétude dans son introduction aux *Rêveries*, OC I, p. LXXXIV-LXXXV. C'est aussi l'opinion de F. Barguillet, qui y voit une manœuvre défensive (*J.-J. Rousseau ou l'illusion passionnée*, Paris, PUF, 1991, p. 33).



fois de plus en revue ces bonnes conjectures échafaudées par la critique rousseauiste des cinquante dernières années autour de la rupture avec Mme de Créqui, de la mort du prince de Conti, ou encore de l'accident du 24 octobre 1776: un article récent de Jean Garagnon en dressait un rétrospectif presque complet accompagné d'un bel exercice de métacritique, de réfutations convaincantes, ainsi que de la défense habile d'une hypothèse jadis méprisée s'arrêtant sur l'échec du 26 février<sup>16</sup>.

En revanche, il est surprenant de remarquer que de toutes ces hypothèses, seules celles de Notre-Dame et de Ménilmontant s'enracinent dans la réalité *textuelle* de l'œuvre; effectivement, les avis lancés par Hermine de Saussure<sup>17</sup>, Jean Fabre<sup>18</sup> ou Robert Osmont<sup>19</sup> s'appuyaient avant tout sur des faits extérieurs à l'environnement littéraire direct des *Rêveries*. Or l'on peut s'interroger sur la nécessité de mener hors de cet environnement l'enquête sur la signification de l'intrigant événement, d'autant plus que les défenseurs des hypothèses du chœur fermé et du grand danois de M. de Saint-Fargeau ont livré, chacun à leur manière, une série de rapprochements textuels fort intéressants. C'est en empruntant cette même voie textuelle que nous voudrions exposer ici une hypothèse nouvelle qui, si elle ne prend guère appui sur les précédentes, ne prétend pourtant pas les effacer, mais offrir à tout lecteur des *Rêveries du promeneur solitaire* une éventualité supplémentaire, une autre manière de comprendre la genèse de l'ouvrage et d'envisager cette année 1776 qui précipita Rousseau vers les ultimes instants de son existence.

Le premier réflexe de l'historien face à l'énigmatique événement est de chercher à le dater, non à le définir. Or on ne

<sup>16</sup> Nous conseillons vivement à chacun la lecture de cet article très clarifiant: J. Garagnon, «'Un événement aussi triste qu'imprévu': la genèse des *Rêveries du promeneur solitaire*», dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, ouvrage collectif, dir. J.-L. Tritten, Paris, Ellipses, 1997, p. 8-18. A noter que M. Martinez soutenait dès 1985 la même hypothèse («A propos de l' 'événement imprévu': genèse et cohérence des *Rêveries*», *Littératures*, 12, 1985, p. 49-60).

<sup>17</sup> H. de Saussure, «M<sup>me</sup> de Créqui et Jean-Jacques Rousseau», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 52, 1952, p. 330-338.

<sup>18</sup> J. Fabre, «Jean-Jacques Rousseau et le prince de Conti», *Annales Jean-Jacques Rousseau*, XXXVI, 1963-1965, p. 7-48.

<sup>19</sup> R. Osmont, «'Un événement aussi triste qu'imprévu'», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 65, 1965, p. 614-628.



dispose à ce sujet que d'une information bien maigre livrée par la première Promenade, dans laquelle Jean-Jacques fait remonter à moins de deux mois le rétablissement d'un «plein calme» dans son cœur. La suite du texte, qui contient la troublante formule, indique clairement que cet adoucissement est né d'une résignation directement inspirée par le surgissement de l'événement. Fort bien: mais pour que cette information nous soit utile, il serait confortable de connaître la date exacte de rédaction de la première Promenade. Hélas! contrairement à la dixième rêverie, datée par la mention des Pâques fleuries, il est impossible de dater précisément l'écriture des autres Promenades, *a fortiori* de la première, qui ne contient aucune indication historique. A peine peut-on conjecturer, à partir de l'accident du 24 octobre 1776, que la deuxième Promenade fut rédigée quelque part entre la fin de l'année 1776 et le début de l'année 1777. A partir de là, on suppose généralement que la première Promenade dut être écrite peu de temps avant la deuxième, c'est-à-dire vers la fin du mois de septembre, ou le début du mois d'octobre. On se base pour ce faire sur une phrase de la deuxième Promenade: «J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes *Confessions*, surtout dans celle dont je vais parler [...]»<sup>20</sup>. L'aspect hautement programmatique et inaugural de la première Promenade permet sans le moindre doute de l'identifier au projet évoqué ici par Jean-Jacques, mais les promenades qui suivirent ce projet le suivirent-elles de près, ou de loin? Quelques jours, quelques semaines, ou même quelques mois? De plus, quel fut leur nombre? On l'ignore. En conséquence, les indices explicites faisant cruellement défaut, nul ne peut se prononcer définitivement sur la date de rédaction de la première Promenade, si ce n'est pour affirmer qu'elle fut écrite avant la deuxième, et donc avant le 24 octobre 1776.

Cette deuxième Promenade fut précisément la source d'inspiration directe de critiques bien renseignés, tels John Spink et Henri Roddier<sup>21</sup> qui, centrant leur commentaire sur le récit de l'accident

<sup>20</sup> OC I, p. 1003.

<sup>21</sup> Cf. J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. J. Spink, Paris, Didier, 1948, p. XVI; J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. H. Roddier, Paris, Garnier, 1960, p. XLIII. La thèse du danois fut aussi défendue par J. Guéhenno (*Jean-Jacques. 1758-1778. Grandeur et misère d'un esprit*,

du danois de M. de Saint-Fargeau, crurent pouvoir y lire le fait déterminant formant l'événement «aussi triste qu'imprévu». Nous sommes également tenté de valoriser le contenu informatif de cette Promenade, mais dans une perspective radicalement différente. En effet, on a trop peu souligné l'*aveu d'impuissance* inscrit dans les premiers paragraphes de la deuxième Promenade. Rousseau y répète son intention déjà déclarée dans la première Promenade, qui est de «décrire l'état habituel de [son] âme» en tenant «un registre fidèle de [ses] promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent<sup>22</sup>». Malheureusement, il admet aussitôt que deux obstacles l'ont empêché, depuis la première Promenade, de poursuivre l'écriture dans de bonnes conditions. Tout d'abord, il dit avoir «trop tardé d'exécuter ce projet»: son imagination est moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois. Cependant, au moment d'écrire cette deuxième Promenade, Rousseau évoque une solution à ce premier obstacle, qui est de nourrir son cœur de sa propre substance; «la source du vrai bonheur est en nous». Cette ressource était d'ailleurs déjà mentionnée dans la première Promenade: «Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme, puisqu'elle est la seule que les hommes ne peuvent m'ôter». Mais un second obstacle surgit de l'usage même de cette ressource; Jean-Jacques comprend qu'elle ne permet que difficilement d'atteindre l'objectif qu'il s'était fixé, à savoir tenir un «registre fidèle» de ses promenades:

Au milieu de tant de richesses, comment en tenir un registre fidèle? En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire, j'y retombais. C'est un état que son souvenir ramène, et qu'on cesserait bientôt de connaître en cessant tout à fait de le sentir.<sup>23</sup>

Rousseau constate donc que l'écriture de la rêverie, sa transposition littéraire — ce que J. Starobinski appela la «rêverie seconde<sup>24</sup>» —, est un exercice bien plus ardu qu'il ne l'avait cru lors

Paris, Gallimard, 1952, p. 321) et M. Françon («*Les Rêveries de Rousseau*», *Modern Philology*, août 1953, p. 64-67).

<sup>22</sup> OC I, p. 1002.

<sup>23</sup> OC I, p. 1003.

<sup>24</sup> J. Starobinski, «Rêverie et transmutation», dans *De Ronsard à Breton*, Paris, Corti, 1967, p. 128.

de la rédaction de ce texte – programme qu’est la première Promenade. «J’y retombais», la rêverie est «un état que son souvenir ramène»: à peine Jean-Jacques commençait-il à envisager le contenu de ses songes, que ceux-ci le rattrapaient, s’actualisaient pour mieux le restituer à un état ancien, dont la nature désincarnée excluait l’écriture. Ce manque de ténacité face à la rêverie envahissante, Rousseau se le pardonne, tant il a le sentiment que cultiver la rêverie, état indescriptible qui conduit à la précieuse sérénité, est le dédommagement suprême de son inconfortable situation. Tel est l’*aveu* de Rousseau dans cette deuxième promenade: l’écriture de la rêverie réclame un effort, un travail d’écriture et de maîtrise de soi<sup>25</sup>. La suite du texte prouve, par son existence même, que Jean-Jacques y a surmonté cet obstacle: comme nous le montrerons ci-dessous, il est d’ailleurs très probable que l’accident de Ménilmontant et ses suites furent les facteurs de déclenchement et de relance des forces de l’imagination. Mais quoi qu’il en soit, cet aveu nous pousse à admettre une pause dans l’écriture entre la première et la deuxième Promenade, durant laquelle eut lieu l’accident du 24 octobre. Combien de temps fut-il nécessaire pour dépasser la barrière séparant l’*expérience* de la rêverie de son *écriture*? En d’autres termes: jusqu’où est-il permis, en regard de cette pause, de faire remonter la date de rédaction de la première Promenade?

Rien, d’après les informations dont nous disposons à ce jour, n’empêche de situer la première Promenade bien avant la deuxième, dans le courant de l’année 1776, à condition cependant d’observer un détail important: il est en effet nécessaire de veiller à ce que la date choisie soit compatible avec le «plein calme» dont parle Rousseau. Conséquemment, il est interdit par exemple de la fixer un peu moins de deux mois après les «folles tentatives» de transmission des *Dialogues*, puisque cette période plonge Rousseau dans une effervescence qui va à l’encontre du calme résigné de la première Promenade. Il est donc raisonnable de supposer que celle-

<sup>25</sup> Tout comme la rêverie en elle-même exige une conscience nette de l’âme, et un travail de rassemblement de l’être. C’est là, une fois de plus, tout l’obstacle que forme la contradiction de l’*activité* dans la *passivité*, problème bien connu de la philosophie rousseauiste (cf. P. Burgelin, *Jean-Jacques Rousseau et la religion de Genève*, Labor et Fides, 1962, p. 23).

ci fut écrite quelque part entre l'été et le début du mois d'octobre 1776. Malheureusement, ce qu'il nous reste de la correspondance de Jean-Jacques affiche pour cette période un mutisme complet.

Pourtant, la lecture attentive d'un autre texte nous offre une pâture intéressante: il s'agit de l'*Histoire du précédent écrit*, rédigé en juillet 1776, et qui comporte un passage dans lequel Rousseau dit revenir au «calme», décrit pour lors comme un «état permanent dont rien ne peut plus [le] tirer». Ce calme si puissant ne pourrait-il pas correspondre au «plein calme» présent dans la première Promenade? L'idée vaut la peine d'être considérée: en effet, au-delà de cet identique état de quiétude, une étonnante proximité textuelle lie l'*Histoire du précédent écrit* à la première Promenade, sur laquelle nous voudrions rapidement attirer l'attention du lecteur. Après avoir énuméré ses «folles tentatives» et leurs échecs successifs, l'auteur de l'*Histoire* adopte un ton qui nous est familier: celui du promeneur solitaire.

Dans le raffinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif.  
(*Histoire*, OC I, p. 985).

Pouvais-je dans mon bon sens supposer qu'un jour [...] une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? [...]. Dans les raffinements de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un [...] (Première Promenade, OC I, p. 995-996).

J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent [...] (p. 986).

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étais dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge [...] (p. 998).

J'ai donc pris enfin mon parti tout à fait; détaché de tout ce qui tient à la terre et des insensés jugements des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime (*Ibid.*, p. 995).

sur le prix de mon innocence et de ma souffrance (*Ibid.*).

Détaché de toute affection terrestre, et délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur (*Ibid.*).

S'ils avaient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendraient par là [...]. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en me laissant rien, ils se sont tout ôté à eux-mêmes (p. 996).

Si je n'en trouve point [de dépositaire valable], comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurais remis, jusqu'à ce qu'à ma mort si ce n'est plus tôt mes persécuteurs s'en saisissent. Ce destin de mes papiers, que je vois inévitable, ne m'alarme plus. Quoi que fassent les hommes, le ciel à son tour fera son œuvre. J'en ignore le temps, les moyens, l'espèce. [...] Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux et tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom et ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au ciel qu'ils en disposent sans plus m'affecter de rien, quoi qu'il arrive; c'est ma dernière résolution. Que les hommes fassent désormais ce qu'ils voudront; après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix (p. 989)

J'écrivais mes premières Confessions et mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre s'il était possible à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle serait inutile, et le désir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort et de mes vrais écrits et des monuments de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. [...] Si dès mes premières calamités j'avais su ne point regimber contre ma destinée, et prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, et ils n'auraient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs



succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence et d'achever mes jours en paix malgré eux (p. 1001).

Ces deux derniers extraits (il y en a d'autres) clôturent respectivement l'*Histoire du précédent écrit* et la première Promenade. La proximité dont nous parlions ci-dessus y est évidente; en effet, comme dans les autres exemples que nous en avons donnés, on y constate à la fois la présence de similitudes formelles (insuffisantes en elles-mêmes) et celle d'une identité de fond, qui doit retenir surtout notre attention. C'est que le désespoir et le calme affichés par Rousseau dans le texte inaugural des *Rêveries* existent déjà, à l'état d'ébauche, dans l'*Histoire*. Les thèmes, l'état de Jean-Jacques et les formules qu'il utilise pour évoquer le «plein calme» où il se retrouve enfin sont quasiment identiques à celles employées en juillet dans le récit des «folles tentatives» pour faire passer les *Dialogues* à la postérité. Si l'on prend la peine de relire les deux textes, on constatera que l'unique différence les séparant réside non pas dans une modification des dispositions de Rousseau vis-à-vis de son œuvre ou de la société, qui dans un cas comme dans l'autre sont celles de la résignation et du désespoir, mais dans le surgissement d'une forme de bien-être au sein même de ce désespoir<sup>26</sup>.

Il y a bel et bien une nuance entre le calme qu'apporte le désespoir dans les deux textes, et la forme de bonheur dans l'adversité que semble viser la première rêverie; l'événement imprévu n'apporte guère le bonheur, il ne fait que supprimer définitivement l'espoir, tout comme c'était déjà le cas dans l'*Histoire du précédent écrit*. Ce regain – non pas d'espoir, mais de plaisir consolateur – n'a donc rien à voir avec la cause première de la genèse des *Rêveries*, même s'il put y concourir. D'où cette première conjecture: la première Promenade serait en réalité le fruit d'un profond remaniement de l'*Histoire* écrite en juillet.

<sup>26</sup> Telle était aussi la conclusion que tirait J. Garagnon, de son exercice de comparaison (*op. cit.*, p. 13-16), rejoignant en cela M. Martinez (*op. cit.*). En revanche, les conséquences de cette proximité telles que nous les concevons dans notre interprétation se détachent clairement de celles observées par M. Garagnon.



Rousseau, ayant achevé l'écriture de cette dernière, dont il sent probablement la qualité littéraire assez inégale, entrevoit pourtant la beauté pathétique de sa situation dans quelques belles tournures auxquelles il ne manque pas de s'attacher. Cette explication pourrait suffire à expliquer le parti que prend Jean-Jacques en se relançant dans l'aventure de l'écriture; l'aspect plus travaillé, plus abouti, plus monolithique de la première Promenade rend cette hypothèse plutôt tentante. Mais, une fois conçue la parenté de la première Promenade et de l'*Histoire*, une conjecture meilleure s'offre à nous.

L'absence de datation précise pour la première rêverie nous permet d'imaginer qu'elle fut écrite non pas vers la fin du mois de septembre, mais au début de ce mois, voire dans le courant du mois d'août<sup>27</sup>. La nature règne alors dans toute sa splendeur estivale; Rousseau, calmé explicitement depuis la rédaction de l'*Histoire* en juillet, retourne vers cette nature clémente, et y jouit de l'agrément de nombreuses promenades. Après les tourments des derniers mois, et ses nombreux échecs, cette activité lui restitue sans doute une part inespérée de bonheur. Sentant combien ce sentiment précieux le libère, Jean-Jacques songe à son dernier écrit en date: l'*Histoire*, où se trouvaient déjà posées de superbes formules définitives, mais à laquelle il manquait nécessairement le récit de cette légère rémittence née de ses promenades rêveuses. Puisant çà et là quelques passages heureux, il revient au texte, le repense, le réorganise et lui donne ce souffle littéraire qui faisait défaut à l'écrit de juillet, tout en y ajoutant un élément crucial: la *promenade*, ce plaisir enfoui depuis trop longtemps, qu'il a redécouvert et dont il compte bien faire le noyau thématique de son dernier écrit: la première Promenade, programme<sup>28</sup>, méthodologie

<sup>27</sup> C'était déjà l'opinion de M. Raymond dans sa belle édition des *Rêveries* (Genève, Droz, 1948, p. XLVII-XLVIII).

<sup>28</sup> M. Martinez (*op. cit.*) va jusqu'à voir dans la première Promenade une sorte de discours autonome servant de source à chacune des autres Promenades. Cette idée va à l'encontre de la déception du programme descriptif posé dans le texte inaugural par les rêveries suivantes, et que relevait E. Guitton, «A propos du projet 'descriptif' de Rousseau dans les *Rêveries*: variations sur un préfixe», dans *Le Prérromantisme: hypothèque ou hypothèse?*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 230. P. Bayard a lui aussi souligné le détachement des Promenades suivantes à l'égard

physique<sup>29</sup> des *Rêveries*, est née. Mais, ces jalons posés, Jean-Jacques, pourtant désireux de poser sur le papier ce qui lui vaut ce regain de bonheur, cette consolation, et ne doutant pas de l'intérêt expérimental présenté par cet ultime ouvrage qu'il envisage, rencontre bientôt les deux obstacles susmentionnés: le tiédissement de son imagination et la difficulté de l'expression du phénomène de rêverie par l'écriture, qui le mènent à multiplier les promenades entre le début du mois de septembre et le 24 octobre 1776, période pendant laquelle il affine son jugement quant à ses perceptions, et organise peu à peu les composantes de son écriture, qui fonderont la poétique de la rêverie. Conscient du caractère fugace de l'état dont il entreprend la description, et des ralentissements de plus en plus fréquents de son imagination, Jean-Jacques se voit contraint à poser la plume, et se contente pour lors de noter de brèves pensées sur des cartes à jouer planifiant l'ouvrage, et annonçant même par endroits les promenades ultérieures<sup>30</sup>. Enfin surviennent dès le 24 octobre 1776 l'accident de Ménilmontant, et toutes ses suites qui, si elles empêchent Rousseau de poursuivre le projet, déclenchent néanmoins en lui un nouvel effarouchement de l'imagination qui rendra possible, dès la fin du mois de décembre 1776 ou le courant du mois de janvier 1777, l'écriture des Promenades suivantes.

Ainsi, lorsque dans la première Promenade, Rousseau affirme qu'il n'y a «pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans [son] cœur», il fait référence selon notre hypothèse au mois de juillet, où en effet le désespoir le plus complet acheva de rétablir en

du «protocole formel» présent dans la première («Écriture et espace intérieur dans les *Rêveries*», *Littératures*, 11, 1984, p. 49-60).

<sup>29</sup> «Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs.» (*OC* I, p. 1000-1001).

<sup>30</sup> La première carte à jouer évoque le commencement trop tardif de l'écriture des *Rêveries* tel qu'on la retrouvera dans la deuxième Promenade; la carte numéro dix-sept indique clairement que Rousseau travaille non sans difficultés à la définition du phénomène de rêverie, la carte numéro vingt-sept dresse un plan qui correspond dans les grandes lignes à celui de l'ouvrage tel qu'il nous est parvenu. On notera avec R. Ricatte l'immédiate coquetterie littéraire qui caractérise ces cartes à jouer («Un nouvel examen des cartes à jouer», *Annales Jean-Jacques Rousseau*, XXXV, 1959-1962, p. 239-256), indice évident d'un réel travail de composition.

lui le calme dont l'*Histoire du précédent écrit* fait état de manière on ne peut plus explicite. Alors survient la fameuse problématique de l'événement «aussi triste qu'imprévu», dont la clé n'est à ce stade toujours pas élucidée. Reprenons le texte:

Il n'y pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis longtemps je ne craignais plus rien, mais j'espérais encore, et cet espoir tantôt bercé tantôt frustré était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès lors je me suis résigné sans réserve et j'ai retrouvé la paix.<sup>31</sup>

Les lecteurs de ce passage ont souvent compris que la vague datation livrée par Rousseau au début du paragraphe tendait à situer l'époque où eut lieu l'événement déterminant. Cette lecture, si l'on prend le parti de faire remonter la première Promenade entre la fin du mois de septembre et le courant du mois d'octobre 1776, n'entraîne que la perplexité, puisque d'après elle, l'événement devait donc prendre place au plus tôt en août, au plus tard en septembre. Or rien n'indique qu'un fait d'une telle importance se soit déroulé durant cette période. Chacun pourra librement remarquer que la même objection peut être adressée à notre hypothèse; et d'ailleurs, l'on envisage d'autant plus difficilement la rédaction de l'*Histoire* comme l'événement en question, que ce dernier est jugé «triste» par Rousseau: l'écrit de juillet au contraire aboutissait à une forme de quiétude plutôt consolatrice pour un cœur éprouvé comme le sien. Nous signalerons cependant, avec Jean Garagnon<sup>32</sup>, que rien ne permet d'établir le lien entre la datation approximative (qui ne fait jamais que situer dans le temps un certain *retour au calme*), et l'événement imprévu qui, à vrai dire, est présenté en ces lignes comme la *cause* de ce retour, lequel doit en conséquence lui être nécessairement postérieur. Si Rousseau connaît bel et bien l'accalmie depuis juillet et la rédaction de l'*Histoire*, l'événement doit donc être recherché plus tôt, parmi les faits marquants des premiers mois de l'année 1776. Or l'*Histoire*,

<sup>31</sup> OC I, p. 997.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 12

petit texte décidément bien commode, dresse une liste de ces faits dans laquelle doit se trouver celui qui fut l'origine véritable du projet des *Rêveries du promeneur solitaire*. Ils sont au nombre de cinq: l'échec du 26 février à Notre-Dame; le dépôt du manuscrit des *Dialogues* chez Condillac; le don des mêmes *Dialogues* à Boothby; la distribution sauvage du billet circulaire, et enfin son envoi par Rousseau à des correspondants ayant manifesté l'envie de le rencontrer.

L'échec de Notre-Dame est le centre de l'hypothèse de Jean Garagon et de M. Martinez. Sans remettre en question cette bonne hypothèse, nous devons néanmoins signaler deux éléments qui à nos yeux la rendent quelque peu problématique. En effet, l'événement imprévu doit obligatoirement effacer toute espérance du cœur de Jean-Jacques. Or les tentatives auprès de Condillac, Boothby, ainsi que celles du billet circulaire, prouvent bien que Rousseau, en sortant de l'église déçu, n'a pas encore renoncé pour autant à la transmission des *Dialogues*. Bien au contraire: il affirme dans l'*Histoire*, que «le mauvais succès de [son] projet, dont [il était] si fort affecté, [lui] parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du ciel, qui [l'] avait empêché d'accomplir un dessein si contraire à [ses] intérêts<sup>33</sup>». Rousseau ajoute à propos de cette première folle tentative: «[...] je trouvai que c'était un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement [...]». Rien de définitif ni de vraiment triste donc dans l'aventure du 26 février. En outre, toute la première promenade s'articule sur le concept d'*unanimité* du rejet de Rousseau par les «homme», non par Dieu ou le sort, idée romanesque certes, mais que Jean-Jacques lui-même abandonne dès qu'il revient de son premier «transport». On voit difficilement ce qui pourrait engager le persécuté à voir dans cette grille fermée le symptôme d'un complot étendu désormais à l'humanité entière.

Ces deux objections valent également pour les déceptions suivantes: Condillac et Boothby. Restent donc la distribution du billet circulaire et son envoi aux correspondants. La pathétique tentative de Rousseau auprès des passants ne peut être retenue: certes, Rousseau aperçoit amèrement le dédain que lui vouent les individus rencontrés, que «toute la salutation» que lui font les

<sup>33</sup> OC I, p. 981.

passants est «de cracher sur [lui]<sup>34</sup>», mais en définitive, leur réaction, loin de le plonger dans un abattement total, lui arrache un sourire marqué par l'ironie de la situation<sup>35</sup>:

La suscription était: *A tout français aimant encore la justice et la vérité*. Je n'imaginais pas que, sur cette adresse, aucun l'osât refuser; presque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'adresse, me déclarèrent, avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur, qu'il ne s'adressait pas à eux. Vous avez raison, leur disais-je en le reprenant, je vois bien que je m'étais trompé. Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aie obtenue d'aucune bouche française. Éconduit aussi par ce côté, je ne me rebutai pas encore<sup>36</sup>.

Un mince espoir subsiste. Nous sommes dans le courant du mois de mai 1776 lorsque Rousseau se lance dans un dernier essai: l'envoi du billet circulaire «en réponse à quelques lettres d'inconnus qui voulaient à toute force venir chez [lui]». Malheureusement, l'échec de cette entreprise sera lui aussi cuisant: Jean-Jacques ne reçoit de ces admirateurs potentiels que des réponses «amphigouriques et normandes» attestant «dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve». La suite du récit de cette dernière déconvenue nous réserve une agréable surprise:

Ce dernier mauvais succès, qui devait mettre le comble à mon désespoir, ne m'affecta point comme les précédents. En m'apprenant que mon sort était sans ressource, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité<sup>37</sup>.

Ainsi s'achève le récit des «folles tentatives». Rousseau, las de poursuivre ingénument des hommes qui ne font que le fuir ou

<sup>34</sup> OC I, p. 996.

<sup>35</sup> Nous ne partageons donc pas l'opinion lancée jadis par A. Monglond dans ses *Vies préromantiques* (Paris, Belles-Lettres, 1925, p. 27), qui liait directement l'échec de la distribution à la rédaction des *Rêveries*.

<sup>36</sup> OC I, p. 984.

<sup>37</sup> OC I, p. 985. Comparer à la fameuse phrase de la première Promenade: «Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas» (OC I, p. 997).



l'éviter, cherche à sensibiliser ceux qui lui ont manifesté quelque marque d'intérêt par leur courrier ou leurs visites. Mais une fois encore, sa démarche se solde par une nouvelle déception, d'autant plus cruelle que la triste réaction de ses correspondants et visiteurs était imprévue; voilà donc ce que valent les quelques gages de sympathie que ces prétendus admirateurs lui ont donnés: eux-mêmes, par leur maladresse et leur dédain, ne sont pas différents de ses persécuteurs. L'accord qui plus que jamais semble unanime, lui montre combien il a eu tort de nourrir un espoir réduit désormais à néant. Le point de non-retour est atteint: il ne reste plus à Jean-Jacques qu'à terminer l'*Histoire du précédent écrit* par le chant de sa désillusion. Seul le soleil de juillet lui sourit, il ignore encore que moins de deux mois plus tard, la nature lui réservera un dédommagement: l'urgence d'écrire la première *Rêverie*...

Ainsi se termine notre raisonnement sur l'événement «aussi triste qu'imprévu». Les conséquences de cette interprétation semblent de prime abord positives: elle ne souffre pas d'objection textuelle; prouve la cohérence de Rousseau, de son écriture et de sa psychologie; rassure le critique quant à sa santé mentale (le problème de la paranoïa n'est plus nécessaire pour expliquer la naissance des dix Promenades), et surtout, éclaire, tout en respectant et en utilisant à son avantage la chronologie que lui impose la réalité des documents, les motivations réelles qui poussèrent Rousseau à envisager le projet des *Rêveries*, ainsi que le contenu formel et thématique des deux premières Promenades. Du reste, il est toujours délicat d'avancer une nouvelle hypothèse historique au sujet de la genèse d'un ouvrage, surtout lorsqu'il s'agit d'un chef-d'œuvre dont de nombreux grands spécialistes ont déjà pensé les origines. Celle-ci semble viable, tout au plus: elle satisfait l'orgueil de celui qui désire tout expliquer, lui donne le sentiment de dominer un peu plus cette problématique. Mais est-ce là le plus important? Quand bien même la conviction nous domine, il ne nous est pas permis de présenter une simple supposition comme le reflet exact de la vérité. Croire la détenir ne sert à rien; elle fait souvent partie de ces quêtes qui n'ont qu'un commencement et un développement. Mais plutôt que de s'effrayer devant la diversité et la sinuosité des possibilités, il vaut peut-être mieux s'en féliciter, y voir une gageure, un signe de richesse et d'une



perpétuelle remise en question, qui est le début même du comportement scientifique. C'était un peu l'objectif second de ces quelques pages: inviter chacun à se forger une opinion selon ce qui lui paraît le plus digne d'être admis.

CHRISTOPHE VAN STAEN  
*Bruxelles, FNRS*